



# L'Evolution des Croyances et des Doctrines sociales <sup>(1)</sup>



## L'Inde

### Territoire et population



ES deux péninsules, l'Hindoustan et l'Indo-Chine, réunies ont une population d'environ trois cents millions d'habitants; avec la Chine qui en comprend quatre cents, ces grandes civilisations comprennent presque la moitié de l'espèce humaine. Cela seul suffirait à prouver l'importance de leur étude.

L'Hindoustan proprement dit peut être représenté comme un grand triangle équilatéral ayant son sommet ou sa pointe au-dessous, sa base au-dessus. Ce triangle lui-même, comme le décrit un sage hindou, serait divisé en quatre triangles secondaires égaux entre eux.

(1) La première partie de ces études, consacrée à l'Égypte, au Pérou et au Mexique anciens a été publiée en 1895 par MM. Mayolez et Audiarte, libraires-éditeurs à Bruxelles et F. Alcan, à Paris. La deuxième partie, consacrée à la Chine, a paru dans l'*Avenir Social* en 1898-1899. A l'ancien titre, le mot *sociales* a été substitué à celui de *politiques* comme correspondant plus exactement à l'objet de ces essais qui ont surtout servi de préparation, avec plusieurs autres, à mes travaux de sociologie abstraite.

Les sages hindous se représentaient aussi le monde comme une fleur de lotus immense formée de 4, 7 ou 9 îles ou presqu'îles disposées en cercles concentriques autour du Merou « la Montagne d'Or », centre du monde et résidence des dieux. Chacun de ces cercles de terre était entouré d'un océan formé par l'ornière tracée par le chariot de Pryavata.

Ainsi de même que chaque individu tend à croire qu'il est le centre de la création, presque tous les peuples se sont imaginés que leur territoire était le centre du monde.

Ce qui est vrai, c'est la remarquable régularité des délimitations naturelles de l'Hindoustan.

Au sud, à l'ouest et à l'est, il est nettement limité par ses mers. A l'ouest, la mer Arabique le sépare avec le golfe Persique qui en est le prolongement de l'Arabie; au sud s'étend l'immense océan Indien qui avec son prolongement, le golfe de Bengale, le sépare de l'Indo-Chine et des grandes îles de la Sonde.

Au nord-ouest, il est séparé des peuples de l'Asie Occidentale par l'Indus et derrière l'Indus par de hautes montagnes. Seulement, entre les deux versants de celles-ci, les communications sont assez faciles par les défilés ou passes qui furent ainsi les routes historiques de communication et d'invasion, de telle sorte que les rapports entre les populations aryennes des Indes orientales et celles de l'Asie antérieure et occidentale n'ont jamais été interrompues.

Au contraire, vers le Thibet et la Chine, outre la frontière du Gange et derrière celui-ci, s'élèvent les plus hautes montagnes du globe; les communications sont presque impossibles; pour pénétrer de l'Inde en Chine, il faut renoncer à s'avancer du sud au nord, mais pénétrer de l'ouest vers l'est.

A l'intérieur, les communications sont également peu faciles; le long de son pourtour maritime, toute la contrée est parcourue par des chaînes de montagnes qui se prolongent vers l'intérieur et dont certaines s'avancent de l'ouest au nord-est à travers tout le pays.

En outre des jungles (en sanscrit *jangala*, désert), plaines immenses couvertes de fourrés inextricables et de marécages avec des roseaux à perte de vue, refuges des hippopotames, des tigres, léopards, jaguars et surtout des fièvres paludéennes, viennent s'interposer entre les diverses populations. Comme en Grèce, mais le tout dans des proportions incomparablement plus vastes, l'unité tout au moins politique rencontrera donc de grandes, sinon d'insurmontables difficultés à s'établir.

L'Inde a du reste avec la Grèce certaines ressemblances générales, géographiques et autres.

Comme élément favorable, elle possède sa plus grande fertilité naturelle; si les communications sont difficiles dans les deux contrées à l'intérieur, en Grèce, en revanche, elles sont moins insurmontables et les régions impénétrables sont moins étendues. Comme la Grèce, l'Inde est remarquable par l'étendue de ses côtes. Elle a 6,000 kilomètres de côtes sur 3,791,106 kilomètres carrés de superficie des Indes anglaises, alors que l'Asie entière, avec une superficie de 43,840,000 kilomètres carrés n'a que 57,750 kilomètres de côtes.

Seulement, sous ce rapport, non seulement l'Asie est inférieure à l'Europe, laquelle pour une superficie de 9,680,000 kilomètres carrés, a un développement de côtes de 31,900 kilomètres, mais l'Inde elle-même est dépassée de beaucoup par la Grèce, qui avec une superficie de 50,000 kilomètres carrés, a un pourtour de côtes infiniment supérieur.

En outre, les côtes grecques sont dentelées, les mers attenantes sont moins étendues et profondes, et parsemées d'îles.

D'après le recensement de 1872, la population s'élevait, en moyenne, à 63 habitants par kilomètre carré; en Grèce elle n'est que de 25.

D'après les recensements plus récents, en 1893, l'Inde anglaise avec Kachmer et Ceylan comprenait 4,106,501 kilomètres carrés de superficie, une population de 290,023,000, une population kilométrique de 70 habitants.

L'armée s'y composait de 76,000 Européens, 145,000 Indigènes.

Il y avait à la même époque 1,460 villes de 5,000 habitants et plus avec 18 millions d'habitants; 240,000 villages avec moins de 200 habitants; 200,000 villages avec 200 à 1,000 habitants; 32,130 bourgs de 1,000 à 3,000 habitants.

### Population

Les peuples primitifs de l'Inde appartenaient à des races diverses.

Actuellement nous y rencontrons comme races fondamentales dans l'île de Ceylan et dans la partie méridionale, la race dravidienne dont deux îlots principaux se rencontrent également vers le centre de la côte occidentale. Tout le surplus paraît composé d'Indo-Européens, c'est-à-dire d'Aryens. Le siège des Dravidiens aurait été le Dekhan.

L'indice céphalique des Dravidiens, d'après Roubaud, est de 73.8 environ.

Suivant Rousselet (1) la population de la péninsule se compose de trois couches : l'une noire, l'autre mongole, la troisième aryenne. Les restes de la première sont relégués aujourd'hui dans les montagnes du centre, sous le nom de Bhils, Mahars, Gounds, Khounds, etc., elle est de petite taille et de couleur noire. Huxley et d'autres les assimilent aux Australiens.

Dans les montagnes on rencontre des tribus de diverses races, mais se ressemblant par leurs habitudes en partie nomades; la plupart sont agricoles; elles cultivent une partie de terre tant qu'elle donne une récolte suffisante et se déplacent ensuite. Ces tribus ont fui devant les conquêtes successives, se réfugiant dans les parties malsaines ou inaccessibles où elles ont le privilège de vivre en paix; ainsi les Bodos et les Dhimals ne sont pas guerriers, n'ont pas d'organisation politique hiérarchisée, pas d'esclaves, ni de rangs sociaux; ils s'entraident dans les entreprises difficiles; de même les Toclas qui soumettent leurs différends au jugement d'un conseil de cinq membres. Ce sont là des exemples trop rares, malheureusement, de ce que serait l'évolution de l'espèce humaine si elle se déroulait pacifiquement. De même, les Kareus sont doux et pacifiques; leurs chefs sont des patriarches qui ne possèdent qu'un pouvoir nominal; ils n'ont pas de lois. Les Leptchas sont également dépourvus de tout esprit militaire; ils habitent des villages temporaires; ils n'ont pas de castes; ils se réfugient au besoin dans les jungles pour échapper à l'injustice et aux mauvais traitements. Les Santals sont pacifiques, sauf en cas de légitime défense; ils n'ont pas de castes; chaque village a son lieu d'assemblée où se règlent toutes les affaires civiles et criminelles; il y a un Conseil et un patriarche, mais celui-ci n'a d'autre autorité que le respect volontaire dont il est entouré. Il en est de même pour les tribus qui vivent dans les monts Chervaroy; les crimes graves y sont inconnus.

Tous les témoignages des voyageurs concordent. Les peuplades aimables des Bodos et des Dhimal, tout en résistant aux injonctions déraisonnables avec une indomptable obstination, s'abstiennent de tout acte de violence contre les membres de leur race et contre leurs voisins. Les pacifiques Leptchas subissent de grandes privations plutôt que de se soumettre à l'opresseur et à l'injustice; ils

(1) Tableau des races de l'Inde centrale et de l'Inde septentrionale (*Revue d'Anthropologie*, t. II et IV, 1873 et 1875.)

se querellent rarement; les disputes sont réglées par les chefs élus par le peuple; ils se font des réparations et des concessions réciproques et sont oublieux des injures. Le Santal, à l'esprit simple mais droit, possède un vif sentiment de la justice et, si l'on tente de le contraindre, il préfère quitter le pays.

Toutes ces populations sont en même temps honnêtes. Chez les Santals les crimes et les institutions chargées de les réprimer sont inconnus. Chez les Hos qui appartiennent au même groupe, il suffit que l'honnêteté ou la véracité d'un homme soient soupçonnées pour qu'il se tue.

Tous et aussi les Alfarous, les Jakuns, les Kocchis, sont serviables et bienfaisants; la plupart sont monogames, chastes et fidèles; les femmes n'y travaillent pas généralement hors de la maison; filles et garçons sont presque toujours égaux (1).

Ces constatations feront ressortir davantage les caractères différents imprimés à la civilisation hindoue par l'esprit et la structure militaires et inégalitaires issus des invasions et des guerres continues qui dirigèrent son évolution comme celle de tant d'autres sociétés dans les voies ardues et les ornières qui ont tant retardé leur marche normale et progressive vers la justice et, par celle-ci, vers le bonheur.

La population d'origine mongole se serait répandue des hauts plateaux de l'Asie centrale par deux voies, l'une au nord-est, l'autre au nord-ouest; les restes de la première de ces invasions mongoles seraient représentés par les tribus dites Dravidiennes ou Tamoules; les restes de la seconde se retrouveraient dans les Jahts.

La troisième couche, la plus récente et la plus importante, surtout par la qualité, est la couche aryenne.

Les ancêtres des Hindous aryens actuels faisaient partie des populations qui vivaient à l'est de la mer Caspienne. Une branche A, la race aryenne, se divisa en deux rameaux: 1° le rameau occidental parlant le zend dont sont issus les peuples de la religion de Zoroastre: peuples anciens de la Bactriane, de la Médie et de la Perse; 2° le rameau oriental qui s'établit dans l'Inde et dont la langue était le sanscrit.

Une branche B, également aryenne, se dirigea également vers l'ouest et envoya successivement en Europe les Celtes, les Pélasges, les nations italiques, les Germains et les Slaves.

C'est environ vers 3,000 ans avant notre ère que les Aryens

(1) Herbert Spencer, *Social Statics*. — E. Reclus, *Géographie universelle*.

auraient fait la conquête du bassin de l'Indus en traversant les passages du nord-ouest (le Pendjab).

Il ne faut pas se représenter cette conquête comme ayant été le résultat d'une invasion et d'une prise de possession subite; les ancêtres des Hindous actuels ont lentement et successivement conquis et colonisé l'Inde comme les Russes colonisent la Sibérie et la Chine.

Cette invasion se continua. Vers le XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Aryens du Pendjab opèrent la conquête et la colonisation du bassin du Gange.

Les peuples indigènes sont dominés ou refoulés ensuite de plus en plus et, naturellement, ils se réfugient dans les parties les moins accessibles de la presqu'île, dans les montagnes, dans les forêts, au milieu des marécages.

Les premiers envahisseurs aryens étaient des tribus de chasseurs et de pasteurs; leur existence antérieure, à l'état pastoral et patriarcal, explique la facilité avec laquelle ils avaient quitté leurs anciens pâturages sans doute devenus insuffisants pour la population.

Le chef s'appelle Gopa « le protecteur des vaches »; il est tout d'abord à la fois le chef du clan, le commandant militaire, le justicier, le prêtre.

Ils ont apporté avec eux le culte primitif des esprits daévas en sanscrit. Le culte des esprits, d'abord général dans l'Inde, s'est, d'après A. C. Lyal (*Asiatic Studies*), concentré dans la suite sur les mânes des personnes notables. Antérieurement à cette concentration parallèle à la concentration économique et politique, les aborigènes de l'Inde avaient le culte des ancêtres, mais pas de sacerdoce régulier et constitué. Ainsi, encore les Santals croient que les esprits de leurs ancêtres, sans distinction aucune, habitent les bois voisins. Là où une hiérarchie sociale se produira, naîtra également une hiérarchie dans le culte; la masse de la population finira par être reléguée dans une espèce d'anonymat, comme nous le voyons dans le calendrier catholique où, en dehors du culte des saints notables, un seul jour est consacré à celui de la masse des morts plébéiens. Le culte des morts se combina ensuite avec celui des éléments naturels, surtout à partir du moment où, installés dans les riches vallées de l'Indus, du Gange et de leurs affluents, ils passent du stade pastoral et en partie nomade au stade agricole plus sédentaire. Les dévas deviennent les dieux brillants, d'où le culte de la lumière. Indra devient la divinité solaire, Agni celle du feu; les chefs se considèrent eux-mêmes comme fils des dieux.

A mesure que la civilisation agricole s'étend, une différenciation sociale s'établit entre la population agricole et la classe supérieure des chefs qui, à son tour, se divise en deux castes gouvernantes, celles des prêtres et des guerriers. Ces différenciations s'accroissent surtout dès qu'une certaine centralisation s'est opérée parmi les anciens chefs de clans; cette centralisation fut la conséquence naturelle du fait même de la guerre de conquête. Il se forma nécessairement des principautés indépendantes avec des rois; les principaux chefs formèrent la caste des prêtres et des guerriers, et au-dessous se constituèrent les communautés villageoises et familiales dont les pères de famille continuèrent à être les administrateurs en même temps qu'ils conservèrent l'exercice du culte primitif, faisant la prière et offrant les sacrifices ordinaires, tandis que la caste sacerdotale était investie du culte polythéistique supérieur qui se développait parallèlement avec le reste de la structure sociale.

Avec la formation des principautés, le polythéisme de plus en plus coordonné et hiérarchisé dans le ciel et sur la terre, la nécessité de se protéger vis-à-vis du dehors et même au dedans, avec la constitution d'un état agricole, nous avons l'explication de la formation des quatre castes qui, dès la plus haute antiquité, constituent la société hindoue :

1° Les prêtres ou brahmanes; 2° les Kchatryas ou guerriers; 3° les Vaisiyas ou marchands; 4° les Soudras, les inférieurs, laboureurs et artisans.

La caste est un développement naturel, mais déformé, des communautés de village; elle a pour caractère l'autonomie de chaque corporation et les relations mutuelles entre ces groupes autonomes; elle a son organisation intérieure et ne reconnaît pas le jugement d'une juridiction autre que celle tirée de son propre sein. (Lire *Calcutta Review*, 1880, article de Jogendra Chandra Ghosh.

Cet écrivain, consulté par Spencer, lui répond :

« Une famille hindoue unie signifie : 1° que les membres mangent tous ensemble; 2° vivent dans la même maison; 3° que les membres mâles et les jeunes filles descendent d'un ancêtre commun et 4° que les membres mâles mettent leur revenu en commun.

» Dès que l'on cesse de faire bourse commune et de manger ensemble, le caractère intégral de la famille est détruit, alors les branches désunies conservent certains liens étroits en qualité de gnatis jusqu'à la 7<sup>e</sup> ou la 14<sup>e</sup> génération à partir de l'ancêtre commun. Au delà de cette limite, ils ne sont plus que de la même gotra.

» Une caste se compose de plusieurs gotras ; les mariages entre gotras sont permis, mais à condition d'exogamie entre gotras et d'endogamie dans la caste ;

» Les fêtes et sacrifices restent communs aux membres de la famille, même après la séparation en groupes. » (Spencer III, 627, *Sociologie.*)

(A continuer.)

G. Degreef.

